

La grande erreur

Je suis debout face à une sorte de Tribunal. La salle, bondée, garde le silence. De tous côtés, je vois des visages sévères. Brisant l'extrême tension accumulée dans l'assistance, le Secrétaire ajustant ses lunettes, prend un papier et déclare solennellement: «Le Tribunal condamne l'accusé à la peine de mort.»

Un brouhaha général éclate immédiatement. Certains applaudissent, d'autres chahutent. Je parviens à voir une femme qui tombe évanouie. Un fonctionnaire parvient finalement à imposer le silence.

Le Secrétaire me fixe de son regard trouble pendant qu'il me demande: «Avez-vous quelque chose à dire?» Je lui réponds que oui. Chacun reprend alors sa place. Aussitôt, je demande un verre d'eau et, après une certaine agitation dans la salle, quelqu'un me l'apporte. Je le porte à mes lèvres et en bois une gorgée. Je termine par un gargarisme sonore et prolongé. Puis, je dis: «Ça y est!» Quelqu'un du Tribunal m'apostrophe sévèrement: «Comment ça, ça y est?» Je lui réponds que oui, ça y est. De toutes façons, pour le satisfaire, je lui dis que l'eau d'ici est très bonne, qui l'eût cru? et j'ajoute deux ou trois gentillesse du même style...

Le Secrétaire termine la lecture de son papier, qui finit ainsi: «... par conséquent, la sentence sera exécutée aujourd'hui même. L'accusé sera abandonné en plein désert, sans nourriture et sans eau. Surtout sans eau. J'ai dit!» Je lui réplique avec force «Comment ça, j'ai dit?» Le Secrétaire, fronçant les sourcils, répète: «Ce que j'ai dit, je l'ai dit!»

Peu après, je me retrouve au milieu du désert, voyageant dans un véhicule, escorté par deux pompiers. Nous finissons par nous arrêter et l'un d'eux me dit: «Descendez!» Alors, je descends. Le véhicule fait demi-tour et retourne d'où il vient. Je le vois devenir de plus en plus petit à mesure qu'il s'éloigne entre les dunes.

Bien que le soleil décline, il est encore intense. Je commence à avoir très soif. J'enlève ma chemise et la mets sur la tête. J'observe les alentours. Tout près, je découvre un creux sur la pente des dunes. Je m'en approche et finis par m'asseoir dans le mince espace d'ombre projetée par la pente.

L'air s'agite vivement, soulevant un nuage de sable qui s'obscurcit sous le soleil. Je sors du creux, craignant d'être enterré si le phénomène s'accroît. Les particules de sable frappent mon torse découvert comme des rafales de mitraille de verre. Un peu plus tard, le vent souffle si fort qu'il me fait tomber.

La tourmente est passée. Le soleil s'est couché. Dans le crépuscule, je vois une demi-sphère blanchâtre, aussi grande qu'un immeuble de plusieurs étages. Je pense qu'il s'agit d'un mirage. Malgré cela, je me redresse et me dirige vers elle. Arrivé tout près, je m'aperçois que la structure est faite d'un matériau lisse, semblable à du plastique miroitant, peut-être gonflé à l'air comprimé.

Un homme vêtu en bédouin me reçoit. Nous entrons par un tube tapissé. Une paroi coulisse et simultanément, je reçois une bouffée d'air frais. Nous sommes à l'intérieur de la structure. Je remarque que tout y est inversé. On dirait que le plafond est un plancher plat d'où pendent divers objets: de hautes tables rondes avec les pieds à l'envers; des jets d'eau qui tombent, puis s'incurvent et remontent; et même des formes humaines, assises là-haut. Voyant mon étonnement, le bédouin me tend des lunettes et me dit: «Mettez-les!» A peine lui ai-je obéi que tout redevient normal. Je vois maintenant une grande fontaine qui crache des jets d'eau verticaux, ainsi que des tables et différents objets, dont les couleurs et les formes sont agencées de façon exquise.

Le Secrétaire s'approche de moi à quatre pattes. Il me dit être en proie à un profond malaise. Je lui explique alors que, puisqu'il voit la réalité à l'envers, il doit retirer ses lunettes. Cela fait, il se redresse en soupirant, et me dit: «En effet, maintenant tout est normal, sauf que j'ai la vue courte.» Il ajoute ensuite qu'il me cherchait pour m'expliquer que je ne suis pas la personne que l'on devait juger; que cela avait été une malheureuse confusion. Puis il sort immédiatement par une porte latérale.

Ayant fait quelques pas, je rencontre un groupe de personnes assises en cercle sur des coussins. Ce sont de vieilles personnes des deux sexes, ayant des caractéristiques raciales et des tenues différentes. Tous ont de beaux visages. Chaque fois que l'un d'eux ouvre la bouche, des sons jaillissent comme ceux de lointains engrenages de machines géantes ou d'immenses horloges. J'entends également des coups de tonnerre intermittents, des craquements de roches, des éboulements de glace, le rugissement rythmé de volcans, le bref impact de la pluie fine, la sourde agitation des cœurs, le moteur, le muscle, la vie... Mais tout cela en harmonie parfaite, comme dans une orchestration magistrale.

Le bédouin me tend des écouteurs en me disant: «Mettez-les! Ce sont des traducteurs.» Je les mets et entends clairement une voix humaine. Je comprends qu'il s'agit de la même symphonie que celle d'un des vieillards, traduite pour mon oreille maladroite. A présent, lorsqu'il ouvre la bouche, j'entends: «... Nous sommes les heures, nous sommes les minutes, nous sommes les secondes... Nous sommes les différentes formes du temps. Comme tu as été l'objet d'une erreur, nous allons t'offrir la possibilité de recommencer ta vie. A quel moment désires-tu la recommencer? Peut-être dès la naissance, peut-être un instant avant ton premier échec... Réfléchis.» (*)

J'ai essayé de trouver le moment où j'ai perdu le contrôle de ma vie. Je l'explique au vieillard. (*)

«Très bien – dit-il – et comment vas-tu faire, si tu retournes à ce moment-là, pour prendre un chemin différent? Rends-toi compte que tu ne te souviendras pas de ce qui se passe par la suite.»

«Il reste une autre possibilité – ajoute-t-il –: tu peux retourner au moment de la plus grande erreur de ta vie et, sans changer les faits, changer cependant leur signification. De cette façon, tu peux te construire une nouvelle vie.»

A l'instant où le vieil homme se tait, je vois que tout ce qui m'entoure, les lumières, les couleurs, s'inversent, comme si tout se transformait en négatif de film... jusqu'à ce que tout redevienne normal. Mais me voici revenu au moment de la plus grande erreur de ma vie. (*)

Je suis là, poussé à commettre l'erreur. Mais pourquoi serais-je obligé de le faire? (*)

N'y a-t-il pas d'autres facteurs qui ont une influence et que je ne veux pas voir? A quoi est due cette erreur fondamentale? Que pourrais-je faire d'autre? Si je ne commets pas cette erreur, le schéma de ma vie changera-t-il? ma vie sera-t-elle meilleure ou pire? (*)

J'essaie de comprendre que les événements qui se produisent ne peuvent être modifiés, et accepte tout comme s'il s'agissait d'une catastrophe naturelle, d'un tremblement de terre ou d'un fleuve qui, en sortant de son lit, réduit à néant le travail et les demeures des habitants. (*)

Je m'efforce d'accepter que dans ce genre d'accident, personne n'est coupable. Rien ne peut être modifié, dans le cas présent: ni ma faiblesse, ni mes excès, ni les intentions des autres. (*)

Je sais que si je ne me réconcilie pas maintenant, je traînerai cette frustration tout au long de ma vie future. Alors, de tout mon être, je pardonne et je me pardonne. J'admets ce qui est arrivé comme quelque chose d'incontrôlable par moi et par les autres. (*)

La scène commence à se déformer, les clairs et les obscurs s'inversent comme sur le négatif d'une photo. En même temps, j'entends la voix qui me dit: «Si tu peux te réconcilier avec ta plus grande erreur, ta frustration mourra et tu auras pu changer ton Destin.»

Je suis debout au milieu du désert. Je vois un véhicule qui s'approche. Je lui crie «Taxi!» Peu après je suis confortablement installé sur la banquette arrière. Je regarde le chauffeur, habillé en pompier et lui dis: «Conduisez-moi chez moi... sans vous presser, pour que j'aie le temps de changer de vêtements.» Je me dis: «Qui n'a pas souffert de plus d'un accident dans sa vie?»